

# *Alfred Busquet, Relation de son voyage aux îles anglo-normandes*

## *Introduction*

*par Gérard Pouchain*

En mars 1860, Alfred Busquet, journaliste et poète, ami de François-Victor Hugo et cousin d'Auguste Vacquerie, arrive à Granville pour prendre un bateau à destination de Jersey, d'où il gagnera Guernesey. Par hasard, il va pouvoir embarquer sur un yacht appartenant à Philippe Asplet, centenaire de la paroisse de Saint-Héliier, proche de Victor Hugo et des proscrits qui se sont réfugiés dans l'île.

Le manuscrit inédit de la relation de son voyage qu'il a rédigée l'année suivante et qui a été acquise par la Bibliothèque nationale de France (cote : NAF 26494), constitue le premier témoignage d'un Français découvrant les îles anglo-normandes.

On accompagne Alfred Busquet dans les rues de Saint-Héliier et dans ses promenades dans Jersey : Gorey et le château Mont-Orgueil, *Marine Terrace* qui reçut à partir de 1852 la famille Hugo, la Pointe de la Rocque, le manoir de Saint-Ouen, les grottes de Plémont, la Hougue Bie, Saint-Aubin, Elizabeth Castle, notamment.

Le 19 mars, il embarque en compagnie de Madame Victor Hugo sur *le Weymouth* à destination de Guernesey où l'attend l'écrivain exilé : Alfred Busquet est l'un des prétendants à la main de la fille du poète, Adèle.

On longe les côtes de Jersey jusqu'à la Corbière avant de faire cap sur Sercq, et l'on arrive à Saint-Pierre-Port où, séduit par Castle Cornet et l'aspect de vieille cité normande de la capitale, il est accueilli par Victor Hugo en personne qui va lui faire les honneurs de sa maison, *Hauteville House*.

L'hôte se promet d'être « exact et complet » dans sa description au moment où son emménagement touche à sa fin.

On découvre successivement la façade de la maison, la porte d'entrée, le vestibule, l'ancienne chambre d'Auguste Vacquerie, puis la salle à manger minutieusement présentée. Malheureusement, au moment où Alfred Busquet va poursuivre sa visite par la salle de billard et le salon des tapisseries, le manuscrit s'arrête brutalement.

On se perd en conjectures : Alfred Busquet a-t-il néanmoins achevé sa description de *Hauteville House* qui aurait été égarée par la suite ? pour une raison inconnue, l'aurait-il arrêtée alors qu'il était encore au rez-de-chaussée de la maison ?

Quoi qu'il en soit, les intérêts de sa relation intitulée « Voyage aux îles anglaises, Jersey, Guernesey – *Hauteville House*, maison de Mr. Victor Hugo » sont évidents : véritable guide touristique, elle est aussi le regard d'un Français lettré, ami de Victor Hugo, qui établit des comparaisons entre les mœurs jersiaises et celle de France et d'Angleterre, et qui découvre la maison d'exil du poète.

Gérard Pouchain

### **Principes de transcription**

Les mots qui n'ont pu être déchiffrés sont notés [?].

Les mots recomposés sont entre crochets [ ].

### **Remerciements**

Gérard Audinet, Christine Bonhomme, Patrick Cahill, Thomas Cazentre, Sophie Fourny-Dargère, Sébastien Gaudron, Jean-Marc Gomis, Sibylle Hecht, Jean-Marc Hovasse, Florence Naugrette, Valérie Noël, Catherine Porter, Marie-Odile Pouchain, Marie-Laure Prévost, Guy Rosa, Florence Rouzières, Katharina Stellan, Marlène Turgis

## *Voyage aux îles anglaises, Jersey, Guernesey*

### *Hauteville House, maison de Mr. Victor Hugo*

La diligence s'arrêta : nous étions dans la principale rue de Granville. *L'Hôtel du Nord* était devant mes yeux<sup>1</sup>, j'y entrai :

- Monsieur, fis-je à l'hôtelier, à quelle heure le départ du steamboat<sup>2</sup> pour Jersey ?
- Monsieur, me fut-il répondu, il n'y a pas de vapeur aujourd'hui, ce sera pour demain à la marée.

Je me fis expliquer par deux fois une chose très claire, à savoir que le service pour Jersey avait lieu de deux jours, l'un par trois bateaux appartenant à deux compagnies rivales, *la Comète* et *la Rose*, d'une part, *la Vénus*, de l'autre<sup>3</sup>. Leur concurrence qui a duré deux ans vient de cesser au grand détriment des voyageurs<sup>4</sup> qui, ne payant rien pour leurs bagages, n'étaient pas taxés pour leurs personnes. Double économie. Cependant l'usage était de donner 1 shilling par voyageur.

J'étais au désespoir. J'avais résolu de partir le jour même, et voilà qu'un obstacle insurmontable se dressait devant ma volonté. Il me semblait que c'était commencer le voyage sous de tristes auspices. L'hôtelier vint encore à mon secours.

- Il y a, me dit-il, dans le bassin un yacht de Gorey<sup>5</sup> qui va partir à la marée. Ce sont des Jersiais qui le montent. Peut-être consentiront-ils à vous prendre à bord ? Mais êtes-vous en règle ?
- Vous voulez parler de mon passeport. Le voici. Je ne pensais pourtant pas en avoir besoin. Ne va-t-on pas de votre port à Jersey sur un simple permis d'embarquement ?
- Il vaut mieux être en règle. Nous avons ici deux commissaires de police<sup>6</sup>. L'un d'eux est fort désagréable, si l'autre est charmant. Vous pourriez tomber sur le mauvais. Il est cinq heures du matin. Ce que vous avez de mieux à faire en ce moment, c'est de vous coucher. Vous n'en serez que mieux dispos pour le voyage.

Je suivis ce conseil. On me conduisit dans l'une des cent chambres énormes comme la province en garde encore plusieurs pour l'étonnement des Parisiens. Un lit suffisamment large semblait avoir été oublié dans l'un des coins de cette caserne<sup>7</sup>. Le jour commençait à

---

<sup>1</sup> Cet hôtel était situé rue Lecampion.

<sup>2</sup> Bateau à vapeur.

<sup>3</sup> La *Compagnie granvillaise* possédait le vapeur *la Comète*, la *Jersey Steam Packet Company*, *la Venus*, *la Dumfries* et *la Rose*. Ce vapeur appartenait à l'armateur Thomas Rose, propriétaire de *Marine Terrace*, située sur la Grève d'Azette, où la famille Hugo s'installa à la mi-août 1852.

<sup>4</sup> L'*Annuaire commercial de Granville et du département de la Manche* (1861) de Pierre Dupont, secrétaire de la mairie de Granville, précise le nombre de voyageurs qui ont emprunté ces bateaux. En 1854 : 2733 ; en 1855 : 3042 ; en 1856, 3524 ; en 1857, 4156 ; en 1858 : 2771 (« en raison du voyage de Napoléon III à Cherbourg ») ; en 1859 : 4707.

<sup>5</sup> Petit port de Jersey, au sud-est de l'île, dominé par le château Mont-Orgueil.

<sup>6</sup> Selon ce même *Annuaire commercial*, en 1860 il existe un commissaire de police (Romeyron) et un brigadier de la police municipale (Salomon).

<sup>7</sup> « Familièrement : se dit d'une grande maison divisée en petits logements » (Dictionnaire *Le Littré*).

se lever. Il ventait frais de la mer. J'ouvris une fenêtre. On entendait vaguement le bruit de la vague qui déferle. Le phare du Roc<sup>8</sup> projetait ses feux à l'horizon.

À huit heures j'étais sur le port. Le yacht de Jersey se balançait mollement comme un danseur qui s'essaie. Un marin, c'était le capitaine, posait d'énormes seaux d'eau sur le pont. Je me fis conduire à bord, et, par hasard, ayant demandé son nom, j'appris que c'était un Asplet, un membre de cette démocratique et puissante famille des Asplet qui fut durant la dernière proscription française la providence de tous les exilés. Justement, j'étais recommandé à l'un d'eux, à Philippe Asplet<sup>9</sup>, le centenier<sup>10</sup> d'Halkett Place<sup>11</sup>.

Je fus bien accueilli.

- Soyez exact à midi. Nous partirons si mes deux compagnons de voyage sont de retour.

J'avais quelques heures devant moi. Je les employai à visiter la ville.

Granville est divisée en deux parties distinctes : la ville haute et la ville basse. Cette dernière s'abrite sous la première qui la domine et la surplombe. Comme à Nice et comme à Gnôte<sup>12</sup> un promontoire énorme qu'on appelle le Roc, prolongement basaltique de la falaise, s'avance dans la mer, juste au vis-à-vis de Jersey. Sur son flanc gauche, la ville haute s'est étagée avec l'église, les remparts, les antiques maisons qui semblent grimper sur les épaules les unes des autres. De là la vue est merveilleuse. On a sous ses pieds la ville basse avec ses hôtels, ses magasins spacieux, ses rues largement percées. C'est le quartier du commerce, de la banque, de la marine. En haut, l'aristocratie et les bonnes gens qui tiennent encore à la terre par le souvenir et la tradition.

L'église était devant moi. Elle est entourée d'un vaste espace qui fut jadis un cimetière. Une esplanade énorme sert de promenoir aux vieux marins qui viennent respirer de là les brises de la mer et contempler ces champs que leurs bras ont tant labourés. Je fis le tour de l'église avec une émotion profonde. Une croix renversée, des inscriptions tumulaires, le vent qui soufflait par rafales, le bruit de la vague, l'heure matinale, tout contribuait à me pénétrer, à m'attendrir. L'église est bâtie en grès noir. Elle est de style roman, obscure, profonde et large, avec un clocher bas pour offrir plus de résistance à la tempête. Des bancs de noyer occupent la nef à la façon des églises de village. Cette nef n'est pas dans le même axe que le chœur, soit dit en passant. L'obscurité de l'église ne m'empêche pas de remarquer cinq à six pénitentes fort jolies dans leurs capuches noires. À Granville les femmes jouissent d'une grande réputation de beauté et la méritent. Elles sont grandes, bien faites, le visage très allongé et d'une blancheur surprenante. Elles sont généralement blondes avec des yeux bleus. Les jeunes gens sont de rudes garçons que la pêche à Terre-Neuve retient de longs mois à la mer, les enlevant ainsi à l'oisiveté et à la corruption des villes.

Je quittai l'église, suivi par un petit bossu qui me fit l'effet d'appartenir aux derniers degrés du service intérieur<sup>13</sup>. Je fis le tour du Roc malgré le vent qui ne permet pas toujours le

---

<sup>8</sup> Le phare de Granville, ou phare du Cap Lihou, a été construit en granit de Chausey sur la pointe du Roc, et mis en service en 1828. Il mesure 16 mètres de haut et sa portée est de 23 miles (43 km).

<sup>9</sup> Philippe Asplet (1818-1893), fabricant de bougies, servit de boîte aux lettres à Victor Hugo durant son séjour à Jersey (1852-1855) et facilita l'acheminement clandestin des *Châtiments*. Son frère Charles (1814-1881), épicier à Saint-Hélier, était lui aussi un grand admirateur de Victor Hugo qu'il logea lors de son retour à Jersey, en 1860, pour un meeting de soutien à Garibaldi.

<sup>10</sup> Le centenier est une fonction élective du baillage de Jersey. Élu dans sa paroisse (équivalent d'une commune), il a pour principale mission le maintien de l'ordre.

<sup>11</sup> Halkett Place, l'une des principales rues de la capitale, Saint-Hélier, fut aménagée en 1825.

<sup>12</sup> Confusion d'Alfred Busquet car cette ville de Suède n'est pas au bord de la mer.

<sup>13</sup> Ce « petit bossu », tel un bedeau, serait-il préposé au service matériel de l'église ?

voyage circulaire. Le petit bossu me suivait toujours. À la pointe du Roc se dresse le phare. Je m'arrêtai, il s'arrêta. Il sifflait entre ses dents je ne sais quel air et me regardait à la dérobée avec un sourire d'intelligence. Je repris le chemin du port. Il me suivit. Impatienté, je me retournai.

- Que voulez-vous, lui dis-je ?
- Monsieur est étranger sans doute. Hé ! Hé ! Il y a de jolies filles à Granville et nos bateaux partent ce soir pour Cancale. Hé ! Hé !

Il se remit à siffler : je crus comprendre mais je voulais être édifié complètement.

- Quand reviendront-ils ?
- Hé ! Hé ! pas cette nuit, du moins ; la soirée sera belle et la femme du pilote Maître Ovide est une blonde comme on n'en voit pas de Cancale à Saint-Malo. Hé ! Hé !
- C'est là votre état, m'écriai-je avec dégoût.
- Sonneur, Monsieur, sonneur, pour vous servir. Je demeure dans la Grande Rue<sup>14</sup> à côté d'Anacréon, bottier. À votre dévotion, Monsieur, Hé ! Hé !

Et il s'éloigna en sifflant, peu satisfait de l'accueil que je fis à ses honnêtes propositions.

L'heure approchait. Je gagnai le port. M. Asplet avait arrimé le yacht le plus joliment du monde. Ses compagnons, deux Jersiais, aidaient à la manœuvre.

- Arrivez donc, me cria-t-il, nous partons. Vos bagages sont à bord.

Je fus prompt à m'embarquer.

- Très bien ! Holà ! vous autres, cria M. Asplet, êtes-vous prêts ? Parez ! Filez l'amarre.

Une voix, celle du capitaine du port, héla :

- Hé ! du yacht, donnez votre permission avant que de pénétrer dans l'avant-port.
- Quelle permission ? Nous sommes Jersiais.
- D'abord, vous avez un passager. Mettez-vous en règle ou vous ne partirez pas. Allez à la police pour vos papiers.
- Mes papiers, s'écria furieusement le brave Jersiais ! Est-ce que j'ai des papiers, moi ? Nous sommes anglais ! Des papiers, c'est bon pour vous !

Je m'interposai, et, persuadé que ma présence était le seul obstacle au départ, j'offris de débarquer.

- Vous partirez avec nous ou nous ne partirons pas. Sommes-nous Jersiais ou Français ? Des papiers ! On ira donc à cette police et on lui dira qu'un Jersiais n'a pas de papiers. Vous, mon ami, attendez-moi et filez, si c'est possible, dans l'avant-port, sans qu'on vous voie.

Au bout de dix minutes notre capitaine revint. Il était hors de lui.

- La police dîne, s'écria-t-il ! Ne m'a-t-on pas dit de voyager plus souvent ! Des papiers ! On t'en fera voir, des papiers !!! Bravo, mes enfants, vous n'avez pas perdu la tête ; nous voici dans l'avant-port. Décampons tandis que le commandant du port ne nous voit pas. Nos papiers sont au bout de nos bras.

Et c'est ainsi que, comme des fugitifs, nous gagnâmes la haute mer.

Du môle, une voix nous hélait, réclamant les papiers du bord.

M. Asplet répondit. Cambronne n'aurait pas dit mieux.

N'était-ce pas commencer le voyage de la façon la plus charmante et la plus suprême. Si l'insurrection n'est pas toujours le plus saint des devoirs, c'est au moins le plus vif des plaisirs. Je l'éprouvais en ce moment. Je m'apprêtais à rendre visite à ce sublime insurgé qui s'appelle Victor Hugo et je quittais la France en fugitif. Brave débarquement que je

---

<sup>14</sup> Il s'agit de la rue Notre-Dame.

n'aurais pas donné pour un vulgaire embarquement, concordance heureuse qui me jetait en proscrit sur la terre des proscrits !

Nous ne tardâmes guère à atteindre les îles Chausey qui se projettent sur votre gauche au nombre de cinquante-sept<sup>15</sup>. Elles ont coûté soixante-dix mille francs à leur propriétaire<sup>16</sup> qui, par l'extraction de la pierre et la récolte du varech, engrais puissant et recherché, a déjà amorti et au-delà son prix d'acquisition. Par surcroît de bonheur l'État lui a en pris une pour y faire construire un fortin d'avant-garde<sup>17</sup>. Quelques-unes de ces îles sont fort petites et d'un abord difficile. À vrai dire ce ne sont que des rochers sur lesquels la vague en déferlant jette sa blanche écume, pareille à la toison des moutons. Plusieurs de ces rochers sortent à peine de l'eau et ressemblent de loin à un troupeau de rhinocéros élevant leur mufle noir au-dessus de l'eau afin de pouvoir respirer à l'aise.

En se retournant vers la côte de France on aperçoit, sombre vaisseau ancré tout au large, le Mont-Saint-Michel que je devais visiter à mon retour en France, et Tombelaine que V. Hugo a illustré dans les *Odes et Ballades*<sup>18</sup> car il donne l'immortalité à tout ce qu'il touche, l'Enchanteur. La baie de Cancale se profile et se perd dans la brume soleillée qui ferme l'horizon. À droite la baie fait un coude prodigieux, et par de hautes falaises percées de sombres grottes reliées entre elles par des avalanches, se dirige vers Cherbourg et le cap de la Hague.

Devant nous, la Manche toujours tourmentée, toujours méchante comme si elle avait pour mission de séparer deux peuples ennemis. Il semble qu'elle ait sa part de haine dans ce conflit de huit cents années qui commence à la Bataille d'Hastings et finira Dieu sait quand et Dieu sait comment. À voir ses vagues courroucées et pour ainsi dire intelligentes je me souvenais involontairement des vers d'Horace :

« Necquidquam Deus abscondit,  
Prudens, Oceano dissociabili  
Terras, si tamen impiae  
Non tangenda rates transiliunt vada<sup>19</sup> ! »

Ah ! puisse-t-elle, cette Manche orageuse ne plus être traversée que par des voiles pacifiques, transportant d'un bord à l'autre les produits de deux civilisations longtemps puissantes pour le mal, et réconciliées désormais pour le bonheur de l'humanité.

Les Îles Chausey nous mettent en ce moment à l'abri de la mer, mais bientôt elles vont cesser de nous protéger.

Déjà volent de plus en plus haut les bandes de macreuses<sup>20</sup> et de plongeurs<sup>21</sup> qui trouvent un sûr abri sur les rochers. Nous naviguons en pleine mer et bientôt nous ne tarderons pas à

---

<sup>15</sup> Des guides touristiques du XIX<sup>e</sup> siècle précisent que l'archipel de Chausey regroupe 365 îlots à marée basse et 52 à marée haute.

<sup>16</sup> En 1786, un armateur de Granville, Jacques Pimor, acheta les îles Chausey, qui devinrent ensuite propriété des familles Harasse et Hugo-Latour.

<sup>17</sup> En 1866, Napoléon III fera construire sur la Grande Île un fort dans la tradition de Vauban.

<sup>18</sup> « Si j'étais, ô Madeleine, / L'ermite de Tombelaine [...] », « Écoute-moi, Madeleine », *Odes et Ballades*, 14 septembre 1825.

<sup>19</sup> Horace, *Odes*, Livre I, 3 : « C'est donc en vain que la sagesse éternelle voulut séparer par un inviolable Océan les différentes parties de la terre, si des navires impies osent franchir ces barrières sacrées. » (Traduction de Campenon et Després, Paris, L. De Bure, 1821)

<sup>20</sup> Oiseaux migrateurs proches du canard.

<sup>21</sup> Oiseaux piscivores aussi gros qu'une oie.

apercevoir la côte de Jersey. Elle se devine à travers la brume. Elle accuse de plus en plus sa silhouette. Sur la droite, j'aperçois à quelques milles de distance un long rocher surmonté d'une forteresse qu'on me dit être Montorgueil<sup>22</sup>. Le Fort Elizabeth<sup>23</sup> apparaît lui-même, sombre masse rasant les flots, carcasse d'un vaisseau de pierre qui a sombré, épave inutile pour la défense et presque dangereuse, car elle obstrue la rade de Saint-Héliér. La ville capitale de l'île se montre à nous, coquette et charmante, entourée de collines boisées, blanche avec des arbres verts pour ceinture et surmontée d'une citadelle qui regarde obliquement du côté de la France et ne voit rien venir que notre nauf<sup>24</sup>. C'est le Fort Saint-George<sup>25</sup>.

La merveilleuse Baie de Saint-Aubin se déroule à notre gauche entre le château d'Elizabeth et la Pointe de Noirmont. Déjà nous sommes frappés de la singulière conformation de cette île, ses caps énormes semblent autant d'ancres jetées au large, ou pour mieux dire Noirmont Point et la Corbière<sup>26</sup> au sud, Mont-Orgueil<sup>27</sup> à l'est, Grosnez<sup>28</sup> à l'est, et la Belle Hougue<sup>29</sup> au nord sont les pattes d'un crabe gigantesque qui se repose sur le sable fin du rivage. Jersey est un crabe<sup>30</sup>, Guernesey est une lyre.

Mais ce n'est pas le moment de nous arrêter à ces détails topographiques. Notre barque vient de pénétrer dans l'avant-port d'où nous apercevons les hauts mâts d'une centaine de navires d'assez fort tonnage. Nous venons nous ranger le long de la jetée ou chaussée du sud. Les cochers suivent au pas de leurs chevaux la marche de notre bateau, et bientôt un coacheman<sup>31</sup> reçoit sur sa voiture notre bagage assez mince. Je prends congé du capitaine Asplet qui retourne dès ce soir au logis et je vais coucher à *la Pomme d'Or*, chez Mme Boinet<sup>32</sup>.

Il y a quelques années, les gens de la côte normande ne trouvaient pas à Jersey d'hôtel français pour y descendre. Mme Boinet a prospéré fort heureusement. C'est elle qui a eu l'honneur d'héberger M. Victor Hugo lorsque la proscription belge l'a jeté sur cette terre anglaise. Sa maison est confortable, quoiqu'on puisse beaucoup y reprendre à la cuisine.

Je me hâtais d'avaler un assez maigre repas et d'aller jouir des premières heures de l'arrivée, toujours si pleines de sensations délicieuses parce qu'elles sont imprévues.

C'était un dimanche soir. Je ne fus pas long à m'en rendre compte. On n'a pas habité l'Angleterre comme moi pour ne pas distinguer instinctivement un jour férié d'avec un jour non férié. Cela se devine rien qu'à l'attitude de la population. Ce n'est pas qu'il y ait moins de monde dans les rues, que le gaz soit moins flamboyant. Non. Les boutiques principales sont fermées, il est vrai, mais les public-houses<sup>33</sup> sont ouvertes et plus bruyantes que d'habitude. Les soldats qui, la semaine, ont leurs parades ou leurs devoirs de casernement, se répandent dans les rues et s'entretiennent avec les servantes. L'énorme population

---

<sup>22</sup> Ancien château fort du XIII<sup>e</sup> siècle qui domine le port de Gorey.

<sup>23</sup> Château construit au XVI<sup>e</sup> siècle pour défendre Saint-Héliér.

<sup>24</sup> Navire (vx.).

<sup>25</sup> Il s'agit du Fort Regent qui fut édifié dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>26</sup> Cap qui se prolonge par plusieurs îlots dont le plus haut est surmonté d'un phare inauguré en 1874.

<sup>27</sup> Voir la note 22.

<sup>28</sup> Le château de Grosnez, datant du XIV<sup>e</sup> siècle, est au nord-ouest de l'île.

<sup>29</sup> Belle Hougue Point est situé dans la paroisse de La Trinité.

<sup>30</sup> Dans sa « Nouvelle carte de France d'après les dernières découvertes des Savants et des Explorateurs », publiée en 1882 dans le supplément de *La Caricature*, Robida dessinera Jersey sous la forme d'un crabe.

<sup>31</sup> Cocher.

<sup>32</sup> Cette Française, propriétaire de l'hôtel, avait accueilli Adèle Hugo et sa fille en juillet 1852, puis Victor Hugo le mois suivant.

<sup>33</sup> Pubs.

féminine, qui fait de Jersey la *Paphos*<sup>34</sup> de la Manche, trotte en riant dans les rues. Habillées de couleurs voyantes, ces femmes semblent avoir un uniforme. C'est surtout dans *King Street*<sup>35</sup> et autour d'*Halket Place*<sup>36</sup> que leur foule circule et s'agite. J'ai peine à me frayer un passage au milieu d'elles dans le labyrinthe de rues assez sales qui entourent l'église Saint-André<sup>37</sup>. C'est la paroisse de la ville, vénérable confirmation du XIV<sup>e</sup> siècle. Car dans ce pays de sagesse, la prospérité publique ne s'applique pas à démolir les vieux témoins d'un autre âge pour y substituer en masse une ville nouvelle tout entière. Les édiles croient mieux faire en entourant ces débris de respect et de précautions conservatrices. Aussi considérez cette tant vieille église protégée par une grille fraîchement forgée. N'a-t-elle pas l'air d'une aïeule au front chenu qu'une lignée de petits-fils respectueux honore et rajeunit. Voilà les véritables embellissements d'une ville. Le lierre encadre abondamment les façades des deux nefs et du transept unique, surmontés d'une grosse tour carrée. Les minces colonnettes de l'ogive se détachent en blanc sur le vert glauque de cette frondaison rustique. Il semble que l'église entière soit un bocage et, pour sûr, le lierre ne soutient pas moins la pierre de l'édifice que la pierre ne soutient le lierre. Si le rustique ornement lui était enlevé, l'édifice, débarrassé de ses crampons naturels, ne tarderait pas à crouler comme certaine église de village en Normandie que j'ai vue rouler dans la poussière parce qu'on l'avait nettoyée de ses attaches de lierre.

Autrefois, dit M. Auguste Luchet<sup>38</sup> dans son livre si intéressant, *Souvenirs de Jersey* : « La pauvre église était sacrée. Le peuple l'appelait la Maison de Dieu, et la vengeance des hommes s'arrêtait impuissante devant ses murs de rocher. Si méchante que fût son action, le criminel devenait inviolable en embrassant les dalles du sanctuaire. Pendant neuf jours ses parents ou ses amis pouvaient librement lui apporter à manger. Le dixième jour la garde arrêtait les vivres au passage ; mais chaque église avait un chemin qui conduisait à la mer, et par ce chemin qu'on appelait le *perquage*, l'homme quittait l'île à son loisir et sans être inquiété. La réformation a fondu les encensoirs et les cloches. Elle a aussi détruit ce chemin. »

M. François-Victor Hugo fils, dans sa *Normandie inconnue*, a donné sur le *forjurement*<sup>39</sup> les détails les plus précis. Le criminel qui demandait à l'église de le protéger devait, la main sur l'*Évangile*, forjurer la Normandie, c'est-à-dire jurer qu'il ne reverrait jamais le sol natal<sup>40</sup>. S'il reparaisait avant que d'avoir purgé son crime, il était abandonné au bras séculier.

Aujourd'hui, le forjugement n'existe plus avec ses immunités, mais le *perquage* subsiste encore, et c'est par un *perquage* que le jeune écrivain quitta Jersey le 31 octobre 1855 avec son glorieux père parce que tous deux avaient généreusement embrassé la cause des vaincus, proscrits à leur tour par la politique anglaise, contrairement aux privilèges et aux

---

<sup>34</sup> Ville située sur la côte occidentale de Chypre.

<sup>35</sup> Aujourd'hui rue commerçante très animée, elle était au XIX<sup>e</sup> siècle un chemin bordé de rares maisons.

<sup>36</sup> Voir la note 11.

<sup>37</sup> Il s'agit de l'église paroissiale de Saint-Héliier.

<sup>38</sup> Auguste Luchet (1806-1872), auteur de *Souvenirs de Jersey, guide du voyageur français dans cette île*, Saint-Héliier, Ph. - J. Oules, c. 1847.

<sup>39</sup> *La Normandie inconnue*, Paris, Pagnerre, 1857. Sur le forjurement, voir p. 55 sq.

<sup>40</sup> « Le condamné était obligé de forjurer la Normandie, c'est-à-dire de jurer qu'il ne reverrait jamais le sol natal. » (*La Normandie inconnue*, p. 55)

immunités de l'île. Heureusement que les flots et les ministres sont changeants ! Et puis Jersey libre a noblement réparé les torts de Jersey opprimé par le vicomte Palmerston<sup>41</sup> ! En montant par Mulcaster Street et tournant à gauche, nous arrivons sur la place Royale qu'une foule assez compacte emplit en ce moment comme si nous étions au jour des Grands Plaids ou comme si les partis de la Rose et du Laurier se disputaient une élection municipale. Ah ! c'est que *Punch*<sup>42</sup> est installé dans sa baraque et donne ce soir une grande représentation pour les bonnes d'enfants et messieurs les militaires. Surtout on retrouve cette affinité élective. Nous avons décrit ailleurs les faits et gestes de Mr Punch, cette dernière incarnation du Pulchinella<sup>43</sup>. Punch, c'est John Bull<sup>44</sup> endiablé, c'est le Marforio<sup>45</sup> britannique, c'est le petit journal en plein air avec ses immunités et ses licences. Il paraît ce soir en gaîté, Monsieur Punch, si j'en juge par les éclats de rire de son auditoire en plein vent.

La prétendue statue dorée de George II semble elle-même oublier sa maussaderie habituelle aux lazzi de son comédien ordinaire. Singulier hommage que cette statue de George II. Un beau jour certain corsaire jersiais nommé Mr. Gosset la trouva sur un galion d'Espagne et en fit présent aux États qui la baptisèrent et l'inaugurèrent<sup>46</sup> sous un vocable de hasard<sup>47</sup>. Ne trouvez-vous pas admirable ce sans-gêne anti-artistique qui substitue à l'Histoire une convention sculpturale ?

Saluez cette borne vénérable scellée aux pieds de la statue. C'est la borne sacrée de l'île, la borne milliaire de cette République en miniature. Là se promulguent les lois, la paix et la guerre. À gauche est la *Cohue*, c'est-à-dire le Palais de Justice en langue normande. À Bayeux, à Caudebec, le Tribunal se nomme encore aujourd'hui la Cohue, et la rue qui y conduit, la rue de la Cohue. Si le voyageur en a le temps, nous l'engagerons à visiter l'audience de la Cour et la salle des États. La première, au rez-de-chaussée, est ornée d'un portrait de général<sup>48</sup> par Gainsborough, le grand peintre anglais. Un homme de guerre présidant aux décisions d'un tribunal de paix ! Toujours la même anomalie, toujours la robe s'humiliant devant l'épée ! Républiques grandes ou petites nous offrent toujours le même spectacle, le fétichisme de la gloire militaire. Marat voulait enchaîner son législateur. Je voudrais, moi, que le chef militaire d'une nation ne pût commander que les fers aux pieds.

---

<sup>41</sup> Henry John Temple, troisième vicomte Palmerston (1784-1865). Secrétaire d'État de l'Intérieur en Angleterre en 1854, il reçut une lettre de Victor Hugo qui lui reprochait d'avoir signé l'ordre d'exécution de Tapner, un criminel de Guernesey, condamné à la pendaison.

<sup>42</sup> *Punch et Judy* est un spectacle de marionnettes, en vogue en Angleterre depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>43</sup> Polichinelle.

<sup>44</sup> Nom d'un personnage qui représente l'Anglais typique, bourgeois grassouillet, portant un chapeau haut-de-forme et un gilet taillé dans un *Union Jack*.

<sup>45</sup> Personnage de la comédie italienne.

<sup>46</sup> Elle fut inaugurée le 9 juillet 1751.

<sup>47</sup> « [...] place Royale, joli promenoir de granit où les yeux sont tout de suite attirés par une figure qui n'est sans doute la statue de personne, et qui se tient là, tête nue, armée de toutes pièces, sous le nom prétendu de George II, pour rappeler aux Jersiais qu'il y a cent ans, à-peu-près, un M. Gosset obtint à ce prix des États de leur île la permission de faire boucher une ruelle qui donnait alors sur cette place et sert aujourd'hui d'entrée à l'hôtel anglais de l'Union, *Union Hotel*. Cette statue, parfaitement ridicule, trouvée, dit-on, par un corsaire à bord d'un navire espagnol et qui rappelle à s'y méprendre, pour l'attitude et la valeur artistique, les hommes et les femmes en bois que l'on met à l'avant des vaisseaux, fut inaugurée le 9 juillet 1751. » (Auguste Luchet, *Souvenirs de Jersey*).

<sup>48</sup> Le général Henry Seymour Conway (1721-1795) fut nommé gouverneur de Jersey en 1772.

Esclave, il ne songerait peut-être pas à asservir sa nation. Mais les hommes libres sont si stupides qu'ils courent à la servitude comme les esclaves à la liberté.

Chose merveilleuse ! Ici le siège du bailli est plus haut que la stalle du gouverneur, et le pouvoir civil plus fort que la puissance militaire. Mais hâtons-nous d'ajouter que le bailli et le gouverneur sont deux à la nomination royale, tous deux les représentants du roi ou de la reine, et qu'en général les rois préfèrent les magistrats civils qui votent les impôts et les enrichissent sans les menacer, aux hommes de guerre qui les appauvrissent et leur font peur.

On plaide beaucoup à Jersey et à Guernesey. N'oublions pas que nous sommes en Normandie : bien que la loi soit anglaise, la plaidoirie se fait en français, mais quel français ! français vieilli, suranné, vieux français portant fraise et rabat ridicule, comme Sully reparaissant à la Cour du roi Louis XIII, et néanmoins plein de réminiscences du bon vieux temps littéraire. On dirait une page de Pasquier<sup>49</sup>, le parisien, prononcée par un juge manceau qui n'aurait pas quitté son village, ce qui n'empêche que ces messieurs se croient ou soient réputés très éloquents et très diserts. Mais nous savons que la modestie n'est pas la grande qualité des gens de loi !

Nous aimerions, si l'espace nous le permettait, à vous décrire le mécanisme de la justice jersiaise. Il est démocratique et féodal, deux mots qui furent moins qu'on ne le pense dans leur accouplement farouche. La Couronne y joue son rôle municipal et lutte avec un avantage soutenu contre ses droits lignagers de plus en plus en baisse sur la place. Néanmoins les seigneurs tiennent bon. N'ont-ils pas en dernier ressort l'appel au Conseil privé de la reine d'Angleterre, le palladium<sup>50</sup> de l'oligarchie britannique. Bentham<sup>51</sup> tient tête au vieux droit normand et le grand coutumier trouve affaire au livre des bills du Parlement. Qu'ils s'arrangent entre eux, si bon leur semble.

Continuons notre promenade. Voici le séjour de la fashion<sup>52</sup> et des affaires jersiaises, Halkett Place. Ici demeure notre ami Philippe Asplet, marchand de chandelles et magistrat. Il demande une digression, ce brave Philippe, car il est un des représentants les plus vrais de la [?] Jersey. Il était centenier (prononcez *centenaire*) vers 1855 au temps de la plus grande affluence des proscrits français. Le centenier est un chef de police municipale, poste dangereux, non rétribué comme toutes les magistratures populaires à Jersey, poste très envié par conséquent et digne de l'être. Philippe est un des plus braves représentants de la démocratie des îles. C'est un des chefs du parti de la Rose. Il s'est jeté bravement entre les proscrits et les proscripteurs anglais, couvrant les premiers de sa popularité et de son honneur. Haroun Al-Rachid au petit pied, il faisait la police avec son nom. Le père d'un écrivain français se souviendra longtemps de sa rencontre avec le terrible centenier qu'il avait suspecté et surveillé. Le centenier lui infligea une correction publique et depuis ce temps soutient au criminel et au civil l'attaque de son adversaire. Mais bien fin sera son ennemi s'il le dame sur l'échiquier des lois anglaises. Philippe fut un des amis de M. Victor Hugo à Jersey. La reconnaissance du poète s'est manifestée dans un livre unique<sup>53</sup> qu'il a donné à la fille d'Asplet, sa filleule<sup>54</sup>. C'est un volume renfermant ses Œuvres complètes (éditions Hetzel)<sup>55</sup> avec une illustration magistrale à chaque page. Pour son hôte et son ami,

---

<sup>49</sup> S'agit-il d'Adrien Pasquier (1744-1819), surnommé « le cordonnier biographe » ?

<sup>50</sup> Ce qui est le garant de la conservation de quelque chose.

<sup>51</sup> Jeremy Bentham (1748-1832), jurisconsulte et réformateur anglais.

<sup>52</sup> La mode.

<sup>53</sup> Cet album reste inconnu.

<sup>54</sup> Philippe Asplet eut deux filles : Letitia, née en 1850, et Alice, née en 1853, filleule de Victor Hugo.

<sup>55</sup> *Œuvres complètes de Victor Hugo*, 4 volumes, 1853-1854 (réimpression en 1855 et en 1857).

V. Hugo s'est dépouillé de tous ses autographes et de tous ses dessins. Ce livre est une merveille. Il a pour frontispice une très éclatante et très riche composition de Charles Hugo qui serait un excellent peintre s'il n'était un bon romancier. Asplet comprend et apprécie son manuscrit. Ce sera l'honneur et la fortune de sa famille, ce livre unique auquel tous les habitants de Marine Terrace ont travaillé pendant six mois.

Au milieu d'Halkett Place est le *Poids de la Reine*. C'est là que se font les grandes élections populaires, et les amateurs de hustings<sup>56</sup> n'ont que faire d'aller à Liverpool ou à Nottingham pour jouir de leur spectacle favori. Qu'ils viennent seulement à Jersey un jour de pool<sup>57</sup>. Ils seront largement satisfaits.

Les marchés ne sont pas loin, marchés spacieux, aérés, commodes, surtout le marché aux poissons avec ses tables de marbre noir à larges rigoles que nous avons si bien fait d'emprunter à l'Angleterre. Comme en Angleterre et comme en Normandie, c'est le dernier jour de la semaine que se tient le grand marché d'approvisionnement. Là s'étalent ces beaux fruits que Jersey cultive dans des serres immenses pour en vendre les primeurs à Londres. La pomme de terre y tient une place d'honneur. Partout les bois sont abattus et les vergers détruits pour faire place à des plants de pomme de terre. Par elle sera doublée la richesse territoriale de l'île.

Nous suivons la *rue des Françaises*<sup>58</sup> trop fréquentée le soir par mes compatriotes. Hélas ! la proximité de la côte offre aux faillis<sup>59</sup> et aux malfaiteurs de trop grandes facilités de fuite pour que bon nombre de criminels n'en aient pas profité. De là la mauvaise réputation des noms français et la défaveur qui tout d'abord s'attaque aux proscrits jusqu'à ce que le temps ait donné la preuve de leur complète honorabilité. On nous a signalé dans Jersey quelques honnêtes commerçants dont l'origine n'aurait pas fait rougir des trabucaires<sup>60</sup> ou des flibustiers. Ils sont arrivés dans l'île il y a quelque vingt ans, une nuit que les éléments étaient bouleversés sur quelque mauvaise barque d'origine douteuse, et bientôt revendue. Sobres d'explications sur leur façon de vivre à la Grande Côte, ils ont quitté le service du Roi pour le service du public. Ils se sont faits débitants. Nous sommes allés acheter des cigares chez un de ces honorables bannis dont le seul tort avait été jadis de tuer un jour père et mère. Depuis il s'était amendé devant ses propres enfants dans la crainte de Dieu et des connétables<sup>61</sup>. Je dois avouer qu'il me vendit des cigares exécrables. On n'est pas parfait !

Pour qui, comme moi, a parcouru Londres en tous sens, les rues de Jersey avec leurs petites maisons séparées du trottoir et protégées par une grille, sorte de concession à perpétuité, ne pouvaient guère causer d'étonnement. Nous sommes arrivés à [un] théâtre, monument à colonnes assez joli. Les acteurs jouaient littéralement devant les banquettes. Les misérables ! Ne savent-ils pas que les préjugés religieux font un crime aux habitants de fréquenter ces lieux de perdition qu'on appelle des théâtres. Le roman comique des comédiens nomades en Angleterre doit souvent tourner au roman tragique lorsqu'ils rentrent le soir au logis les mains vides et l'estomac creux. Ils n'ont qu'une chose à faire s'ils veulent trouver assistance : qu'ils montent sur une borne et qu'ils fondent une nouvelle religion !

---

<sup>56</sup> Campagnes électorales.

<sup>57</sup> Confusion avec « poll », « vote », scrutin ».

<sup>58</sup> Luchet : « Hilgrove Lane s'appelle aussi la rue des Françaises. » (op. cit.)

<sup>59</sup> Commerçant qui a fait faillite.

<sup>60</sup> Bandits catalans armés d'un tromblon.

<sup>61</sup> À Jersey, chaque paroisse élit pour quatre ans son connétable qui a des fonctions équivalentes à celles du maire.

Nous gravissons le petit mont de la ville pour le grand mont, ou mont du nord, sur lequel est bâtie la formidable citadelle de Saint-George<sup>62</sup>. Nous la quittons vite, et par une agréable promenade, sorte de labyrinthe où plus d'une Ariane offre aux Thébains perdus le fil conducteur, nous arrivons au collège de Jersey<sup>63</sup> qui naturellement, comme tous les monuments modernes, a pris le nom de la souveraine bien-aimée, Victoria. C'est un édifice rectangulaire en briques, flanqué de quatre tours dans le style anglo-normand. Cette construction pseudo-ogivale jouit en Angleterre de la même popularité que le style pseudo-grec en France. C'est le même mauvais goût et la même inintelligence des appropriations. Le collège de Jersey est précédé d'une vaste pelouse chère aux amateurs de cricket. De cette éminence, la vue doit être superbe, mais la nuit est déjà fort avancée, et nous regagnons la Pomme d'Or, non sans avoir été prendre un grog au whisky dans une des bonnes tavernes de la ville. C'est là que se réunissent les beaux parleurs de l'île. On y discourt longuement sur Londres et sur Paris afin de donner tout l'avantage à la première des deux villes, non seulement sous le rapport du confort, mais sous tous les rapports possibles. Il est juste de dire que pas un de mes honorables contradicteurs n'a daigné traverser les huit lieues de mer qui le séparent de la France pour visiter la ville qu'il dénigre en parfaite ignorance de cause. Quant au commerce, on m'affirme imperturbablement qu'il se brasse plus d'affaires à Londres en une seule journée qu'à Paris dans l'année entière. Et voilà où en est l'éducation du peuple<sup>64</sup> !

Ce ne sont pourtant pas les journaux qui manquent à Jersey non plus qu'à Guernesey. Mais tout entières à la défensive des grands intérêts du pays, et surtout des intérêts locaux, les feuilles jersiaises n'ont guère le temps de fournir à leurs lecteurs des indications précises sur l'économie politique et sur les rapports plus ou moins éloignés de Paris avec Londres. Ici le patriotisme n'est pas un vain mot.

Chacun s'intéresse à la chose publique et tout ce qui ne touche pas à ce grand intérêt commun serait mal reçu des lecteurs. Il y a six journaux à Jersey. D'abord c'est le *Jersey Indépendant*, feuille démocratique écrite en anglais et qui paraît tous les jours. Son rédacteur en chef est un très habile écrivain nommé Harney<sup>65</sup>. Plus d'une fois le petit journal de Jersey et son éminent rédacteur ont donné tablature<sup>66</sup> aux ministres de la couronne et notamment à Lord Palmerston<sup>67</sup>. Nous sommes allés rendre visite à Mr. Harney. Nous l'avons trouvé dans son cabinet au premier étage d'une petite maison qu'il occupe avec sa famille, entouré des journaux de toute la terre. Il écrivait sa feuille pour le lendemain. C'est un homme d'une quarantaine d'années, parfaitement robuste, aux sourcils et aux cheveux noirs, la figure très énergique. Il sait très peu de français, mais sa femme qui

---

<sup>62</sup> C'est sur la colline qui domine Saint-Hélier que fut construit, de 1806 à 1814, Fort Regent, nommé en l'honneur du Prince régent qui deviendra en 1820 George IV (1762-1830).

<sup>63</sup> Le collège, situé sur le Mont Millais, a été fondé en 1852.

<sup>64</sup> Dans le manuscrit, le paragraphe qui suit a été entièrement raturé : « Nous n'avions plus que deux jours à consacrer aux promenades dans l'île. Le lendemain matin [le mot est raturé], Philippe Asplet, avec sa carriole attelée d'un nerveux petit cheval du pays, était à notre porte de grand matin. Notre première visite devait être pour l'humble maison que le grand poète français a habitée, pour *Marine Terrace*. »

<sup>65</sup> George Julian Harney (1817-1897), militant politique aux idées socialistes, travailla pour plusieurs journaux anglais avant d'aller s'établir à Jersey (c. 1853) où il rencontra Victor Hugo et des proscrits français. Il fut reçu plusieurs fois à Marine Terrace, notamment le 15 novembre 1855 où Victor Hugo lui porta un toast. Dans son *Journal*, Adèle, fille de l'exilé, le décrit ainsi : « Il ne parle absolument qu'anglais, mais sa figure expressive et intelligente qu'orne une longue barbe, et ses manières vives sont toutes françaises. » (Tome IV, 1855, p. 412) Victor Hugo le retrouvera à Jersey en juin 1860 à l'occasion d'un meeting en faveur de Garibaldi.

<sup>66</sup> Mis en difficulté.

<sup>67</sup> Voir la note 41.

a reçu une éducation distinguée et qui passe elle-même pour un bon écrivain, nous servit à tous deux de truchement. Je restais peu d'instant, ne voulant pas abuser des minutes d'un homme si occupé. « Vous le voyez, me dit-il, tous les jours je suis sur la brèche. Je fais le journal à moi seul depuis la première jusqu'à la dernière ligne. Le dimanche je me repose. Je vais avec ma femme et mes enfants contempler la mer et le ciel et les arbres du Bon Dieu. » Je fis dans ma pensée un rapprochement rapide de cette vie si simple vouée au travail avec la vie fiévreuse et dissipée des journalistes français. Laquelle, lecteur, vous paraît digne d'envie ?

Les journaux de l'île écrits en anglais se nomment le *Jersey Times* et la *British Press* qui paraissent trois fois par semaine. Les autres journaux sont français et paraissent trois fois par semaine. On les nomme la *Ligue*, la *Chronique*, la *Nouvelle Chronique* et le *Constitutionnel*. En tout sept gazettes pour un si petit pays, alors qu'en France des sous-préfectures importantes n'ont qu'une feuille d'annonces... Encore est-elle aux ordres des autorités de la ville. En France, pourvu qu'on ait l'Égalité, qui songe encore à la Liberté ?

Nous n'avions que peu de temps à consacrer aux promenades dans l'île. Le lendemain, de notre arrivée, Philippe Asplet, avec sa carriole attelée d'un robuste petit cheval du pays, était à notre porte de grand matin. Nous devions notre première visite à l'humble maison que Victor Hugo a illustrée par son séjour à Jersey, c'est-à-dire *Marine Terrace*. De là nous devions gagner le château de Mont-Orgueil, si célèbre dans les guerres de la rivalité de la France et de l'Angleterre.

Nous traversons la ville au trot de notre bidet et nous gagnons rapidement la Grève d'Azette, belle plage d'une lieue et demie de sable fin et doré. [La] chaussée est protégée par de grands pieux attachés l'un à côté de l'autre et dont les aspérités sans cesse mordues par la mer offrent des figures grimaçantes à celui qui les regarde avec attention. La route fait un coude et voici *Marine Terrace* dont la porte hospitalière ouvre sur les champs d'un côté, tandis que de l'autre un petit jardin la sépare de la mer. Ce n'est pas sans émotion que nous visitâmes cette maison d'où tant de beaux vers nous sont venus. Les habitants d'aujourd'hui ne sont pas médiocrement fiers d'avoir cette propriété et se prêtent complaisamment aux longues visites des voyageurs. Là, tout était sévère et triste, mais respirait la satisfaction du devoir accompli. Chacun avait sa tâche durant la journée, et la table commune réunissait le soir les mêmes amis groupés autour du poète comme des soldats autour d'un drapeau. Voulait-on sortir, on poussait la porte du jardinet, stérile enclos pour fleurs, et l'on avait la plage pour promenoir avec la côte française à l'horizon, perspective cruelle et pleine de mensonges. Que de longs soirs ont passé mes amis sur la petite terrasse du premier étage qui a donné son nom à la maison, regardant le soleil se coucher sur les vagues monotones. Leur plainte inspirait le poète, et leur colère ou leur caresse le faisait caressant ou indigné. Une bonne partie des *Contemplations* a été écrite à *Marine Terrace*. Ce fut l'époque de la plus grande activité intellectuelle du poète.

Au vis-à-vis de *Marine Terrace* est le Manoir de Samarès, vieille seigneurie appartenant à l'une des plus anciennes familles de l'île, mais qu'occupait alors le comte Téléki<sup>68</sup>, un des chefs de la proscription hongroise. Nous passons vite au trot de notre petit cheval. Au milieu d'un pré sur notre gauche est le Rocqueberg<sup>69</sup> ou *Rocher des Sorcières*. Là se tiennent les

---

<sup>68</sup> Le comte Téléki (1821-1892), après le coup d'État du 2 décembre 1851, se réfugia à Jersey où il devint l'un des familiers de Victor Hugo et de ses fils qui le photographièrent plusieurs fois. Membre actif de la proscription, il fut expulsé de Jersey en 1855.

<sup>69</sup> Ce rocher de granit, dit la légende, accueillait à chaque pleine lune les sorcières qui venaient y faire leur sabbat. Il a été photographié vers 1853 par Charles Hugo.

sabbats jersiais. Nulle puissance au monde ne pourrait arracher du sol le roc maudit devant lequel tremblent la nuit les plus courageux. La mine et la sape n'en sauraient avoir raison. Tel à Dol le Rocher des Deux Frères<sup>70</sup>, ou Mont Dolent, monolithe dont dix mètres de fouilles n'ont pu faire découvrir la base. N'oublions pas que nous sommes toujours en Normandie, la Normandie anglaise, et que les traditions sont communes de même que les terres se touchaient. À quelle époque précise une commotion violente sépara-t-elle du continent cette langue de terre qui cherche à s'y rattacher par ses lignes de rochers sous-marins ? C'est ce qu'on ne sait au juste. Mais il paraît qu'au temps de Saint Lô qui vivait au milieu du VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, Jersey faisait partie du territoire de Coutances dont elle n'était séparée que par un ruisseau<sup>71</sup>.

La Pointe de la Rocque est célèbre dans l'Histoire du pays. C'est là que dans la nuit du 5 au 6 janvier 1781 le Major Baron de Rullecourt fit une descente avec neuf cents hommes dont deux cents périrent dans le débarquement. Il y fut conduit des îles Chausey où le mauvais temps le retint pendant huit jours par un pilote du pays qu'un meurtre avait contraint au forjurement<sup>72</sup>. Ce meurtrier, ce traître, se nommait Journaux. Il est bon que l'Histoire retienne ce nom doublement infâme pour l'attacher à son pilori. On ne connut sa trahison qu'à son lit de mort. Il en fit confidence au Lieutenant-Gouverneur Corbet<sup>73</sup> qui, dans toute cette affaire, eut une part si médiocrement glorieuse. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette expédition. Ils ont été donnés tout au long par M. Luchet dans son excellent livre. Nous ne relevons que les faits inconnus.

De la Pointe de la Rocque on aperçoit à une lieue et demie en mer une tour carrée que les flots assiègent incessamment. C'est la tour de l'Avarison<sup>74</sup> à peu près complètement abandonnée. Elles tombent aussi en ruines, toutes ces petites tours ou Martello<sup>75</sup> qui, placées à un kilomètre l'une de l'autre, et chacune armée d'un canon, devaient faire à l'île une ceinture de feu plus redoutable encore que sa ceinture de rochers. Contraste risible : c'est un homme de paix, c'est un quaker qui a donné l'idée de ces petites tours, dont pas une ne tiendrait cinq minutes et dont les feux ne sauraient croiser. Ses compatriotes reconnaissants le mirent à la porte. Nous sommes sur la paroisse de Grouville et devant nous jusqu'aux pieds du château Mont-Orgueil dont la sombre masse ferme le paysage à l'est, nous avons une des plus admirables plages que l'on connaisse. C'est dans cette baie qu'en 1859 la reine Victoria vint jeter l'ancre pour aller au lendemain visiter tout à l'aise le terrible château fort si célèbre dans l'histoire du pays. Il y avait alors pour gouverneur un certain colonel Teuzel<sup>76</sup> dont la mésaventure prête encore à rire aux habitants. Ravi de l'honneur immense que sa très gracieuse Majesté faisait à sa baie, le brave colonel n'eut pas de trêve qu'il eût obtenu pour cette baie chérie le

---

<sup>70</sup> La légende rapporte que deux frères et leurs armées s'y affrontèrent si violemment que le sang des combattants finit par créer une rivière. Les guerriers furent séparés par la main de Dieu qui fit tomber du ciel un énorme rocher, menhir d'une dizaine de mètres, que Stendhal décrit dans ses *Mémoires d'un touriste* (1838).

<sup>71</sup> « Une voie romaine, encore visible, menait de Coutances à Jersey. C'est en 709, nous l'avons dit, que l'océan a arraché Jersey à la France. » (*L'Archipel de la Manche*, IX, Victor Hugo)

<sup>72</sup> Voir la note 40.

<sup>73</sup> Moses Corbet (1728-1814) fut lieutenant-gouverneur de Jersey du 4 avril 1771 au 6 janvier 1781. S'étant rendu sans combattre au baron de Rullecourt il fut aussitôt destitué.

<sup>74</sup> Sur l'îlot de l'Avarison situé à deux kilomètres du rivage s'élève la tour de défense Seymour, construite en 1782.

<sup>75</sup> Le nom de ces tours viendrait soit d'un ingénieur corse, Martello, qui aurait imaginé ce type de défense, soit des tours Martellas, déformées en Martellos.

<sup>76</sup> Helier Teuzel (1779-1865).

beau nom de Baie Royale. *La Baie Royale de Grouville* ! Vite, les États furent mis en demeure d'enregistrer le privilège qui devait illustrer à jamais leur île. Les États murmurent bien un peu. On trouvait que la chose n'en valait guère la peine et que la baie pourrait se passer de cet enjolivement armorial. Mais le colonel tint bon et ne partit qu'avec son enregistrement en poche. Hélas ! durant la nuit la baie se comporta mal. Elle parut vouloir témoigner du peu de cas qu'elle faisait de son bienfaiteur et de sa parenté. Il y eut une terrible tempête et peu s'en fallut que la reine n'abandonnât cette côte ingrate sans la visiter. La Royale Baie de Grouville s'en serait consolée difficilement.

On ramassait à la marée basse le varech qui est une des récoltes de nos pauvres rochers normands ou bretons. N'est-il pas vrai qu'on ne peut voir sans une forme d'attendrissement religieux ces moissons qui n'ont point été semées, ces produits qui n'ont coûté à l'homme ni sueur ni travail. C'est la manne du désert, c'est un ressouvenir de cet heureux Paradis terrestre où la terre produisait tout sans culture. Quant à nous, nous bénissons ces récoltes du pauvre. Elles nous apportent un attendrissement et une consolation.

Au détour de la route, vrai sentier plein d'ombre et de fleurs, nous débouchons sur une vaste prairie qui sert de champ de courses aux poneys du pays. Une guinguette assez mal famée forme l'encoignure et porte pour enseigne « Au siège de Sébastopol ». Ce « Sébastopol » est la Paphos<sup>77</sup> de l'île. Ses bastions ne sont pas défendus. Grouville est avec Saint-Clément et Saint-Martin une des plus riches paroisses de l'île. Elle est assise sur un coteau regardant le midi, exposition merveilleuse qui lui permet de cultiver les primeurs et de les vendre à haut prix sur les marchés de Londres. Aussi ces jolies campagnes tendent-elles à se déboiser. La pomme de terre y triomphe des chênes. L'utile l'emporte sur le beau, même dans la nature.

À droite, à gauche, devant, derrière, ce ne sont que jardins. Cependant nous entrons dans la petite ville de Gorey, refuge des quatre cents bateaux de pêche qui, chaque année, viennent obstinément désoler nos huîtres. Mont-Orgueil élève au-dessus des flots sa masse redoutable, mais on sent que les fortins Williams et Henry auraient vite raison du géant comme une canonnière cuirassée ferait d'une galiote lourdement matée et voilée.

Mont-Orgueil nous attire et vite nous nous mettons à gravir le promontoire sur lequel reposent les assises du géant féodal. Une première entrée couronnée de lierre nous fait circuler entre deux murailles escarpées jusqu'aux puits [de] la forteresse. Nous sommes à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer et les ruines peuvent avoir deux cents pieds de hauteur. Nous levons les yeux, et les armoiries des Tudor nous apparaissent sculptées dans la pierre. Devant nous se dresse la *Tour de Harliston*<sup>78</sup>, gouverneur de l'île au XV<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup>. Nous arrivons bientôt devant une seconde porte qui, par ses dimensions colossales, son ogive démesurée et ses écussons à moitié effacés, nous rappelle la porte principale de l'abbaye à Grenade<sup>80</sup>. C'est là que le seigneur rendait justice aux manants. Voici, comme à Grenade, le banc de pierre sur lequel s'asseyaient les fidèles conseillers du maître, et le cachot d'où l'on extrayait le coupable, et l'anneau scellé dans la voûte d'où pendait le chanvre, exécution non moins sommaire que le jugement. Du sommet de l'esplanade, on jetait le cadavre aux flots et tout était dit.

---

<sup>77</sup> Ville de Chypre, elle était dédiée à la déesse Aphrodite, déesse grecque de l'amour.

<sup>78</sup> Après avoir assiégé le château en 1468, l'amiral Sir Richard Harliston fit construire cette tour pour en protéger l'entrée.

<sup>79</sup> Sir Richard Harliston fut gouverneur de l'île de 1470 à 1483.

<sup>80</sup> Abbaye du Sacromonte.

Montons par ces escaliers de géants où nous aimons à nous représenter les chevauchées hardies des gens d'armes. Voici une première esplanade. Dans l'herbe dorment quelques vieux canons sans affûts. À gauche, un puits, providence des assiégés, à droite, les débris de la chapelle de Saint-George, caveau perdu percé d'un trou qui regarde sur la mer et par lequel vous arrive le bruit du vent. Dans ce caveau funèbre, plus terrible que le caveau de Job l'excommunié, on se prend à penser aux *Burgraves*<sup>81</sup>, et les tristesses de la vie vous montent au cœur comme une autre marée montante.

C'est ici qu'on parle à l'oreille des morts. Dans un coin pourri, nous voyons une statue en bois de la Vierge, grandeur naturelle. La Vierge n'a plus de tête. Le manteau porte encore les traces du vermillon. Le général Turner<sup>82</sup> trouva cette statue dans des excavations qu'il fit faire et dont on voit les puits abandonnés. La chapelle est de style roman, et fut construite sous Henry II. Deux gros piliers à lourds chapiteaux et sans soubassement la divisent en quatre arcades. Le pavé est en basalte.

On respire en sortant de ce caveau perdu. Tous les créneaux de ce donjon vous y assiègent l'esprit, et la poitrine se dilate à respirer l'air salin du haut de l'esplanade. D'ici la mer verdoie, et quand le soleil se couche on aperçoit reluire les croisées des maisons de la côte française.

Nous montons sans guide par un escalier sombre au donjon qui renferme les appartements dits de Charles II<sup>83</sup>, bien qu'il soit avéré que le brillant souverain n'y ait jamais fait séjour. Le pamphlétaire Prynne<sup>84</sup> par contre y fut longuement détenu. Nous arrivons à la seconde esplanade d'où l'on aperçoit comme au fond d'un puits l'eau dormante, la Baie de Sainte-Catherine, la côte couverte d'ajoncs, le port de Gorey et les bateaux, hirondelles de la mer, qui glissent, vont et viennent, et disparaissent dans un brouillard léger.

Plus haut, toujours plus haut ! La plateforme du donjon forme le couronnement suprême de cette gigantesque construction. Des giroflées jaunes s'accrochent au mur. Une pierre énorme suffit au dallage de l'esplanade. On pressent que c'est le pic d'un rocher qui gravite à travers tous les étages de la forteresse. Une clé de voûte extraordinaire ne nous paraît point au nombre des chefs d'œuvre du possible. Elle est dans les idées du temps.

Nous redescendons lentement des hauteurs de ce burg formidable, non sans nous arrêter à chaque esplanade, pour revoir le splendide panorama de Jersey.

Nous nous apprêtons à regagner Saint-Héliier par le chemin des écoliers, c'est-à-dire par le plus long en prenant à travers terres. Nous passons à la Hougue Bie d'où le prince d'Auvergne communiquait traîtreusement avec ses amis de Bretagne au moyen de signaux convenus. La Hougue Bie est aujourd'hui un lieu de plaisir, un but de promenade pour les habitants de Jersey<sup>85</sup>. De la Hougue Bie, point culminant de l'île, nous descendons vers l'église Saint-Sauveur dont la masse solide est surmontée d'une tour carrée. Véritable forteresse en temps de guerre. De là pleuvaient en guise de bénédictions la poix bouillante, les flèches et les pierres.

---

<sup>81</sup> La troisième partie du drame de Victor Hugo, *Les Burgraves* (mars 1843), se déroule dans « un caveau perdu, à voûte basse et cintrée, d'un aspect humide et hideux [...]. Au lever du rideau, Job est seul dans le caveau, assis sur le banc de pierre ».

<sup>82</sup> Le général Sir Tomkyns Hilgrove Turner fut lieutenant-gouverneur de Jersey du 8 octobre 1814 au 9 mai 1816.

<sup>83</sup> Charles II : 1630-1685.

<sup>84</sup> Le puritain William Prynne (1600-1669) fut enfermé dans le château Mont-Orgueil de 1637 à 1640 pour avoir écrit un ouvrage contre le théâtre que soutenait la reine Henriette.

<sup>85</sup> Un hôtel y fut construit dans les années 1820.

Un chemin creux nous conduit devant l'habitation du gouverneur de l'île, un des trois sur les fonctionnaires rétribués par le gouvernement anglais... Il se nomme le colonel Mundy<sup>86</sup>. C'est un écrivain et un honnête homme. Nous rentrons en ville par les faubourgs. Nous avons vu l'est de l'île, le côté qui regarde la France.

Il nous restait à visiter l'ouest, c'est-à-dire la partie de l'île regardant l'Angleterre. Nous remîmes la partie au lendemain. Nous devons aller au manoir de Saint-Ouen, et aux grottes de Plémont. C'est la plus longue excursion de l'île. Un bon cheval attelé à une voiture légère peut nous y conduire facilement et nous ramener à la nuit bien qu'il ne fasse pas bon s'égarer dans les chemins creux invariablement abrités par les fossés des cours, véritables labyrinthes d'où l'étranger sortirait difficilement.

Nous prîmes par la chapelle irlandaise, la Parade, l'hôpital, la prison, le Mont-aux-Pendus<sup>87</sup>, et, fouette cocher ! nous voici sur la route de Saint-Aubin, la vieille cité jersiaise aujourd'hui bien abandonnée<sup>88</sup>. Mais Saint-Aubin conduit à la paroisse de Saint-Brelade, et Saint-Brelade est le pays le plus merveilleux qu'on puisse rêver. Là sont les arbres les plus énormes, les gazons les plus verts, les thébaïdes les plus charmantes. Mais point d'oiseaux. Les oiseaux sont jaseurs. Ils ont fui vers la France. Se montre-t-il un malheur aux merles, chaque paysan a son fusil. Il tue le musicien et le mange. Le merle est un gibier dans les îles.

Nous quittons la voie à mi-route de Saint-Aubin, et une montée assez longue nous conduit sur le plateau de la seconde moitié de l'île.

Il nous semble être en plein Pays de Caux. Les arbres nous couvrent d'ombres à gauche et à droite de la route. Gare à la visite du vicomte quand il fera couper chaque branche qui dépassera la limite permise et que chaque branche aura pour fruit une amende d'un shilling<sup>89</sup>. Une large avenue d'ormes dans laquelle paissent les jolies petites vaches de race pure indigène, nous conduit devant la porte du manoir de Saint-Ouen, résidence des Carteret, les anciens héros de l'île.

Nous mîmes pied à terre devant une porte basse du temps de Henri VII, qui portait au milieu de son plein cintre les armes des Paulet<sup>90</sup> et des Harliston<sup>91</sup>, unies aux armes des Carteret. Nous avons devant nous deux ailes de bâtiments modernes réunies par une construction du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est tout ce qui reste. Il y avait autrefois des fossés. On en a fait des jardins. La reine d'Angleterre vint en 1846 visiter le manoir<sup>92</sup>. Il n'est rien resté de cette visite qu'un souvenir de plus pour le vieux château.

Nous eûmes l'honneur d'être reçus par un vieillard allié des Carteret, car les descendants des héros jersiais ont perdu leur manoir et doivent se contenter aujourd'hui de l'humble domaine de Vinchelez. Nous visitâmes en grand détail les salles basses de l'habitation. Tout y respire la noblesse d'une grande famille.

---

<sup>86</sup> Godfrey Charles Mundy fut lieutenant-gouverneur de Jersey du 30 janvier 1857 au 17 août 1860.

<sup>87</sup> Victor Hugo a écrit un poème intitulé « Le Mont-aux-Pendus » (*Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, 15). Le Mont-aux-Pendus est aussi connu sous le nom de Mont Patibulaire.

<sup>88</sup> « Saint-Aubin : autrefois, c'était la cité jersiaise ; aujourd'hui, elle n'est plus qu'un faubourg de Saint-Hélier » (*L'Archipel des îles anglo-normandes*, p. 74, Théodore Le Cerf, Plon, 1863).

<sup>89</sup> La visite du branchage est ainsi évoquée par Théodore Le Cerf : « Comme tous les propriétaires des terres qui bordent la route sont tenus d'avoir leurs haies proprement taillées et les arbres élagués de manière à découvrir le chemin jusqu'à une certaine élévation, il est de règle que si le bâton officiel du vicomte, passant le long de la voie est arrêté par une branche qui empiète, rapport en est fait à la cour qui, après vérification, impose une amende au propriétaire du terrain. » (op. cit. p. 191-192)

<sup>90</sup> Les Paulet (Sir Hugh, puis Amyas, puis Antoine) furent gouverneurs de Jersey de 1550 à 1600.

<sup>91</sup> Voir la note 78.

<sup>92</sup> La reine Victoria, accompagnée du Prince Albert, arriva à Jersey le 2 septembre 1846.

Cette paroisse de Saint-Ouen couverte de marais et de déserts sablonneux, entourée de tous côtés par la mer, semblait appelée par la nature à servir de refuge à cette race valeureuse qui pendant l'occupation française tint tête aux conquérants et parvint à les chasser de l'île. Ici tout est sévère. Le vent d'ouest, en poussant ses rafales sur la côte, a détruit toute végétation. Les chemins s'arrêtent. Il nous faut descendre de voiture et gagner Plémont<sup>93</sup> à pied.

Le promontoire s'avance dans la mer comme une irrésistible barrière. Ses flancs abrupts, son gazon rare, ses caves souterraines, son air désolé, ses perspectives de rochers massives qui lui servent d'avant-garde, tout indique un endroit maudit. Du sommet du cap vous apercevez à gauche la pointe de Grosnez que les mauvais plaisants prétendaient ressembler au feu roi Louis-Philippe, et plus loin encore le Pinnacle dont Victor Hugo avait fait son but de promenade habituel. À droite sont la grève de Lecq et la pointe de Sorel, une des pattes de ce crabe monstrueux qu'on appelle Jersey<sup>94</sup>. Mais il nous faut descendre à travers les rochers et ce n'est pas un chemin facile. Malheur à celui dont la tête tourne ou dont le pied glisse : il roulera jusqu'à la grève. Enfin nous voici dans la crique étroite, sorte de cirque dont les murs ont deux cents pieds de hauteur. La mer le remplit deux fois par jour. Aussi ne peut-on s'y hasarder que dans l'intervalle d'une marée à l'autre. Ne vous fiez pas à la hauteur des vagues qui montent. Bientôt elles vous fermeraient toute retraite, ne vous laissant que de courts délais pour gagner le tertre, un rocher, un abri toujours disputé et toujours conquis. Il vous faudrait mourir car les caves ou grottes seront battues dans leurs profondeurs par les vagues de plus en plus grosses. Que serait-ce si la mer était *méchante* ? C'est avec la rapidité et le bruit du tonnerre qu'elle remplirait ces grottes sombres. Le promontoire semble vaciller sur sa base. Le sol tremble. Le bruit du canon n'a rien de si terrible que cette tempête souterraine. Chaque vague en arrivant au fond de la grotte frappe avec l'obstination du bélier la paroi porphyréenne de la montagne, et le coup sourd de l'eau furieuse est reporté mille fois par les échos de cet enfer. Mais aujourd'hui la mer est calme, elle descend. Nous avons six heures devant nous. Voyez la grève au Lançon : quelle douceur ! Comme la mer en se retirant semble baiser le sable avec tendresse. Au milieu de la grève coule un ruisseau d'eau douce. C'est le canal par lequel s'échappe le ruisseau qui filtre par les crevasses de la grotte à deux cents pieds de hauteur. Par quel prodige hydraulique cette eau dont on ne voit pas trace du sommet du cap Plémont, filtre-t-elle à travers les terres pour delà gagner la mer ? Je n'en sais rien. Arrivé sur les caves après avoir enjambé les rochers les plus énormes et pris quelques bains de pied indispensables sur ces routes glissantes, je me contente d'admirer. La chute d'eau a deux cents pieds de hauteur. Ici c'est comme une rosée, plus loin c'est une cascade. Le grand jour teint cette cascade de toutes les couleurs du prisme. Ce qui n'est pas moins miraculeux, c'est la richesse des nombreux varechs ou lichens qui couvrent les roches arrosées éternellement tour à tour par l'eau de mer et l'eau douce.

L'entrée de la seconde grotte est défendue par un énorme rocher qui la ferme presque absolument. C'est un monolithe d'une grande hauteur, et il divise la caverne en deux chambres où l'on peut prendre les plus délicieuses douches que la nature ait jamais administrées. Après la douche froide, vite le bain chaud de la mer, et voilà un traitement hydrothérapique qui ne demande ni grands frais ni grand déplacement.

Sur la grève se tord, serpent gigantesque, le câble du télégraphe électrique qui rejoint l'île à l'Angleterre. Il grimpe après le rocher, s'enfonçant sous terre, et disparaît. L'œuvre de l'homme est à la hauteur des plus merveilleux prodiges de la nature.

---

<sup>93</sup> Promontoire sur la paroisse de Saint-Ouen, qui domine la mer d'une centaine de mètres.

<sup>94</sup> Voir la note 30.

Nous remontons à travers les roches par un sentier que les chèvres ne fréquenteraient pas volontiers, surtout les jours d'orage, et quelques heures après nous étions revenus à Jersey<sup>95</sup>.

Nous employâmes notre soirée à visiter le Fort Saint-George<sup>96</sup> et le Collège Victoria<sup>97</sup>. L'architecture modernisée des Tudor si généralement répandue en Angleterre a fait les frais de ce dernier édifice que nous n'avons pas visité intérieurement.

Nous partîmes le lendemain à six heures du matin par le bateau-poste *le Weymouth*. Il est bon de préciser la date. C'était le 16 mars. Nous avons l'honneur d'accompagner Madame Victor Hugo qui retournait auprès des siens après une absence de six semaines<sup>98</sup>. Elle était attendue avec quelle impatience, on le devine, dans une maison dont elle est la joie et le rayonnement. Elle espérait surprendre son mari et ses enfants. Mais elle avait compté sans ses amis de Jersey et sans la télégraphie électrique. Nous n'avions pas doublé la Corbière<sup>99</sup> que toute la maisonnée de Guernesey était déjà sur pied, attendant sa souveraine.

Nous quittons le port. Nous passons devant le Fort Elizabeth qu'une langue de terre joint à l'île, mais qui, quand les eaux sont hautes, semble un vaisseau de pierre à l'ancre. Touchant presque au château, voici l'Hermitage où vécut Saint-Hélier, patron de la ville. Saluons ces ruines vénérables, maison de paix et de pierre, dont nous nous éloignons pour entrer dans la région des tempêtes. La mer est rude sur les côtes. Les courants se heurtent comme des béliers furieux dans ces passes étroites, peu profondes et garnies de rochers. Ne faites pas attention à cette baie de Saint-Aubin dont la douceur est italienne. C'est une menteuse.

Dès que vous aurez atteint la pointe de Noirmont, vous connaîtrez la vérité. La côte jersiaise de l'ouest se développe avec ses falaises abruptes, ses flancs dénudés d'où le sable jaune s'élève par tourbillons. Sombre contraste avec le paradis terrestre qui regarde la France. Il semble que l'île fasse les yeux doux au continent et garde un visage irrité pour l'Angleterre. Il n'en est rien pourtant. C'est que de ce côté règne en tyran jaloux l'horrible vent d'ouest aux rafales jupitériennes. Voyez-le accumuler les vagues devant les rochers de la Corbière, aiguilles menaçantes. Elles montent à l'assaut, elles frappent et retombent en poussière.

Nous quittons ce dangereux voisinage, nous éloignant de plus en plus de cette côte qui pourtant nous abritait un peu. Jusqu'à ce que nous ayons atteint la hauteur de Sercq, ou île des Marchands<sup>100</sup>, nous serons violemment ballotés par les courants contraires. Cette navigation côtière me remet en mémoire les infortunes d'Ulysse, roi d'Ithaque, qui, pourtant, naviguait, lui, dans une mer relativement clémente. Si l'oiseau du phare ne pouvait traverser l'horrible hiatus des Roches Cyanées sans y perdre les plumes de sa queue<sup>101</sup>, le marin surpris par l'orage devant les rochers des Pater Noster n'a pas le temps de recommander son âme à Dieu par un *Pater* et un *Ave*.

---

<sup>95</sup> Lapsus pour « Saint-Hélier ».

<sup>96</sup> Voir la note 62.

<sup>97</sup> Voir la note 63.

<sup>98</sup> Adèle Hugo avait quitté Guernesey par le *Weymouth* pour Paris le 4 février. Elle sera de retour le 19 mars : « Ma femme est arrivée ce matin de France par le *Weymouth* à 9 heures. M. Busquet l'accompagne. » (*Carnet* de Victor Hugo)

<sup>99</sup> Cette pointe située au sud-ouest de l'île forme un cap qui se prolonge en plusieurs îlots dont l'un d'eux sera surmonté d'un phare en 1874.

<sup>100</sup> C'est l'île, aujourd'hui privée, de Brecqhou, qui était surnommée au XIX<sup>e</sup> siècle l'« île des Marchands ».

<sup>101</sup> Allusion à la quête de la Toison d'Or par Jason et les Argonautes : pour passer les îles Cyanées, îlots situés à la limite du Bosphore et de la mer Noire, falaises qui s'entrechoquaient, interdisant toute navigation, Jason eut l'idée d'envoyer une colombe et de précipiter sa nef derrière elle pour passer entre les deux falaises.

Enfin, sur la droite, voici que l'île de Sercq se dessine dans la brume avec ses falaises aux hauteurs vertigineuses. Cette ligne blanche sur la gauche, presque devant nous, c'est Guernesey, c'est la patrie car pour celui qui souffre du mal de mer, toute escale est la patrie. Nos malheureux compagnons, anglais pour la plupart, en ont encore pour neuf heures de cette horrible traversée. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer avec quel calme ils souffrent à la mer. Ils y mettent une sorte d'orgueil national. Ils ont beau dire que tous les océans sont leurs tributaires, nous ne les croyons pas, les ayant toujours vus payant un plus large tribut à la mer que les Français.

Nous quittons l'abri de l'île de Sercq et nous nous dirigeons à pleine vapeur sur le havre de Saint-Pierre. L'île nous apparaît dans sa grandeur souriante. Un clair soleil illumine toute la baie. À considérer la douceur de ces flots caressants nous ne pouvons croire que tout à l'heure nous fussions si horriblement secoués. Il y a dans ce passage subit du malaise des flots au bien-être de la terre un apaisement et une béatitude que rien ne peut rendre. Il semble qu'on renaisse à la vie ou plutôt qu'on a quitté cette existence misérable pour entrer dans la paix éternelle. La première fois que j'éprouvai cette impression ce fut en entrant dans la rade de Vigo après une dure traversée dans l'affreux Golfe de Gascogne.

Nous sommes non seulement signalés mais attendus. Nous n'avons plus que quelques minutes pour contempler le splendide panorama de Guernesey. Le château Cornet s'avance, protégeant la ville avec ses bastions crénelés, assis sur le roc même. Ce château, comme les fortifications du XVI<sup>e</sup> siècle, a l'apparence rébarbative mais n'est nullement redoutable. Il fait mieux dans le paysage mieux qu'il ferait dans un bombardement. Seulement il a fort bon air. Derrière, le port s'arrondit avec ses deux bassins, séparés par une estacade non complètement terminée. Puis l'église Saint-Pierre, construction massive du XIV<sup>e</sup> siècle, et la ville qui se niche sur la côte d'étage en étage jusqu'à la promenade d'Hyverneuse<sup>102</sup> et au château du gouverneur dont le parc couronne les constructions d'un bouquet de verdure. On distingue une colonne et quelques temples de fort bonne apparence. Mais il faut se défier des apparences de l'architecture, en Angleterre surtout.

À première vue la ville nous plaît par son aspect de vieille cité normande. On ne peut se figurer autrement Lillebonne, Honfleur ou Caudebec<sup>103</sup>. Ces toits couverts d'ardoises qui descendent jusque dans la rue pour abriter les longues poutres mi-noires mi-blanches sur une cuirasse d'écaillés de poissons, ces lucarnes hautes, ces bâtis, ces rues étroites, nous montrent dans Saint-Pierre une ville normande qui n'a pas encore oublié son origine. Elle est bien moins anglaise que Jersey. La civilisation britannique l'a moins touchée.

Un canot nous porte à terre. Madame Victor Hugo m'y a précédé. En abordant, mon regard cherche le maître et l'ami. Parmi toutes ces figures qui m'accueillent, je le reconnais à son sourire plus pénétrant, à son regard plus vif et plus doux. Je l'ai senti avant que de le reconnaître. Pourquoi le dissimuler ? Malgré la jeunesse de son éternel sourire, le poète a vieilli. Les cheveux sont presque blancs. Blanche est sa face. Il est vêtu de gris. Un chapeau mou et des souliers à lacets complètent un costume peu élégant mais qui lui va. Il nous tend la main, avec de bonnes paroles. Nous l'embrassons et nous embrassons tour à tour Charles, ce bon garçon, le fils aîné du poète, François-Victor, son second fils, tous deux compagnons de ma jeunesse, Kesler, jadis homme de Lettres, aujourd'hui professeur de langues à Guernesey, compagnon volontaire de l'exil. Nous saluons Mademoiselle Victor Hugo,

---

<sup>102</sup> Hyverneuse ou Hyvreuse, quartier voisin de l'actuel Cambridge Park, sur les hauteurs de la capitale.

<sup>103</sup> Dans *Profils et Grimaces* (1856), Auguste Vacquerie écrit : « Nous habitons la capitale de l'île, Saint-Pierre-Port ; imagine-toi Caudebec sur les épaules d'Honfleur ».

toujours belle et charmante, fleur parisienne qu'un vent d'orage a jetée sur cette côte et qui s'y épanouit dans sa grâce et dans son orgueil<sup>104</sup>.

Les premiers compliments échangés, nous nous dirigeons vers Hauteville House par une rue qui grimpe en contournant le flanc gauche de la montagne sur laquelle est bâtie Guernesey. Tout en devisant de la France et des amis, nous arrivons jusqu'à la porte de la maison du poète. Monsieur Victor Hugo veut bien nous offrir l'hospitalité. C'est un grand honneur dont nous serons éternellement fiers. Les semaines que nous avons passées chez lui compteront parmi les plus heureuses de notre existence. Il est impossible d'exercer les devoirs de l'hospitalité d'une façon plus délicate que nous le fait Madame Victor Hugo. Quant au maître du logis, du moment qu'il vous a installé et qu'il vous a dit dans cette langue espagnole qu'il aime à parler (souvenir de son heureuse jeunesse), *Toda la casa mia está a la disposición de ud, signor*<sup>105</sup>. Tout est dit. Vous ne le voyez plus. Il disparaît comme ces génies familiers qui glissent dans les palais aériens sans troubler l'air du bruit de leurs ailes. Il est difficile de tenir moins de place dans sa propre maison. Il n'est pas là et cependant tout vous parle de lui. C'est que cette maison étrange n'est pas seulement pleine de souvenirs de son illustre maître, elle est encore son œuvre au même titre que ses drames et que ses romans. Il ne l'a pas bâtie, il l'a faite sienne par une appropriation miraculeuse à sa nature. C'est un poème où tout Victor Hugo respire dans sa forme la plus exquise de son génie, dans la ciselure la plus délicate de son travail. Il a passé six années entières (six années de la vie de Victor Hugo, comprenez-vous !) à concevoir, diriger, coordonner, modifier, historier cette maison, ce palais, ce rêve de bois, de faïence et de cristal. Après avoir passé trente ans de sa vie à donner aux directeurs de théâtres, aux dessinateurs et aux machinistes de merveilleux prétextes à décors, après avoir décrit avec la plume ces intérieurs qui sont à sa pensée ce que les costumes sont aux personnages, il a voulu, ce rêveur, réaliser son rêve, dramatiser sa vie, machiner son intérieur de façon à donner à son œil ébloui les magnificences et les joies de [son] cerveau. Il y a toujours entre le génie du poète et son intérieur une corrélation intime qui n'échappera pas aux penseurs. Jamais cette corrélation nécessaire ne fut plus frappante que dans les ameublements successifs que nous avons tous connus à Victor Hugo. Le salon de la Place Royale avec son luxe tapageur, son art cosmopolite, son brio fastueux, l'hôtel de la rue de la Tour d'Auvergne déjà d'un art plus pur et plus agrandi, nous montrent dans le goût du poète les variations, les différences qui séparent *Les Orientales* des *Chants du crépuscule*. *La Légende des siècles* n'a pas de meilleur commentaire que sa maison de Guernesey. Là tout est grand, calme et reposé. Ainsi se coordonne et s'enchaîne l'invariable loi des similaires.

Mais pour que M. Victor Hugo pût mener à bonne fin son entreprise il lui fallait d'abord une maison selon son cœur. Il la trouva dans Hauteville House. C'était à mi-côte de Saint-Pierre, entre ciel et terre, à égale distance de la pleine campagne et de la ville, avec une large vue sur la mer, hélas sur la France, ayant pour fond de toile un précipice et plus loin le fort Saint-

---

<sup>104</sup> Le 2 juin 1863, Victor Hugo notera dans son *Carnet* (BnF, NAF 13456), à propos de sa fille Adèle : « M. de Th. de C. [pour Tommaso Cannizzaro] demande Ad. en mariage. Elle refuse. Mariages successivement refusés par elle : Mezaize – Busquet – Prince Pignatelli – Th. de Canizario – Bancel. » On lira avec profit les pages 599-600 de la biographie de Victor Hugo (Tome II. Pendant l'exil I, 1851-1864 – édition Fayard) de Jean-Marc Hovasse, qui relatent le séjour d'Alfred Busquet à Guernesey, du 19 mars au 11 avril 1860.

<sup>105</sup> Confusion entre « signor » (italien) et « señor » (espagnol).

George<sup>106</sup>, une grosse bâtisse, d'aspect italien, pareille aux palazzi de Florence des XIV et XV<sup>e</sup> siècles. Deux étages avec un sous-sol et des combles, peu de dépendances, mais un jardin assez grand pour la promenade, avec une fontaine, une serre, un look-out, le tout pour une somme relativement modique. Quelques réparations de gros œuvre l'auront bientôt mise en état de recevoir sur ses parois tout le luxe rêvé par le poète à la fois architecte et décorateur<sup>107</sup>.

Monsieur Victor Hugo fit venir de France la portion d'ameublement qu'il n'avait pas cru devoir vendre. C'était le meilleur et le plus beau de son ancien mobilier. Mais c'était peu de choses pour emplir ces vastes salles et ces galeries. Il fut alors servi par le hasard. Ces îles anglaises étaient, sont encore aujourd'hui pleines de choses superbes que leurs propriétaires avaient conquises sur les mers à une époque où la course<sup>108</sup> était leur plus grande industrie. Ces gentlemen corsaires n'étaient pas précisément des amateurs très distingués. Outre que les classes moyennes en Angleterre ont peu le goût des belles choses, ces îles étaient particulièrement bien choisies pour sauvegarder les objets d'art de l'avidité des brocanteurs. M. Victor Hugo trouva l'île abondamment fournie de ce qui lui était nécessaire, et à des prix relativement modiques. Il est vrai que bientôt les prétentions des marchands s'élevèrent avec la rareté de la marchandise et qu'ils ont fait payer cher au poète l'expérience qu'ils avaient acquise à leurs dépens. M. Victor Hugo trouva surtout en abondance les vieux bois, bahuts et dressoirs mais peu sculptés. Il fallait d'ailleurs mettre en œuvre ces matériaux. Les ouvriers aptes à ce travail n'étaient ni habiles ni nombreux. Le poète se fit chef d'atelier. Il rencontra dans un vieillard de l'île de Sercq, menuisier de son état, une intelligence apte à le comprendre. C'était un vieux bonhomme, dévoué à sa tâche et à son maître, grand observateur des anciennes traditions en fait de respect seigneurial et qui ne voulait jamais s'éloigner sans baiser la main d'où lui venait le salaire. Jamais M. Victor Hugo ne put se soustraire à ces témoignages de respect, et quoiqu'il coûtât à sa fibre républicaine, il devait se prêter bon gré mal gré à l'observance des vieux usages. Ce brave homme d'artisan devint un artiste et des plus habiles. Avec ses deux fils, génération abâtardie, le Burgrave du rabot, le Job de l'équerre et du compas suffit à sa tâche pendant six années. Ce fut un jour dur à son cœur le jour que l'œuvre fut parachevée, et comme il n'avait plus rien à faire ici-bas, il prit le parti de mourir<sup>109</sup>. Espérons que le grand architecte le fait travailler aux stalles de son paradis.

Ces préliminaires posés, nous allons décrire la maison du poète, étage par étage, salle par salle. Nous serons exact et complet, tout en évitant de tomber dans une nomenclature qui ferait de cette description un catalogue. Considérons d'abord la façade. Toute façade est à la maison ce que la reliure est au livre.

Séparée de la rue par une grille en fer commune à toutes les habitations anglaises, la maison est précédée d'une cour étroite dans laquelle languissent deux arbres verts de l'espèce des lauriers-sauce. On gravit un escalier de sept marches et l'on arrive devant une porte à tambour servant de marquise. Une tête de lion sert de marteau. Le museau piqué des boursoufflures de la fonte, le nez écrasé, l'air paternel rappellent un grave magistrat, un président célèbre. Poussez la porte. Vous avez devant vous un corridor-galerie coupé en deux par une élégante colonne supportant un vitrage en culs de bouteille, formant des

---

<sup>106</sup> Il s'agit du Fort George dont la construction fut décidée après la tentative de débarquement des Français à Jersey en 1779.

<sup>107</sup> « J'étais né pour être décorateur » (Victor Hugo à Jules Claretie).

<sup>108</sup> Ensemble des opérations menées autrefois par les corsaires.

<sup>109</sup> Peter Mauger, mort le 19 janvier 1860, est enterré à Sercq le 25.

dessins variés, mais affectant toujours dans ses combinaisons diverses la première lettre du nom du poète, cette H glorieuse qui est le monogramme de l'artiste. Dans le tambour de la porte une plaque de verre porte sur fond jaune le nom de l'habitation *Hauteville House*. C'est un usage anglais, et V. Hugo ne s'en est pas départi, estimant que les maisons ont leurs mœurs comme les pays mêmes. Cette verrerie flamande donne de la clarté à ce vitrail car il permet de pénétrer la profondeur de la maison. Cette profondeur est de vingt-cinq pieds anglais environ. Le jardin forme à la galerie un fond de verdure plein de gaîté. L'air s'y joue et le soleil l'inonde.

Revenons à la colonnette. Elle est en bois sculpté Renaissance et forme deux baies. Au-dessus éclate dans sa fraîcheur une composition de Rivoulon<sup>110</sup> qui s'adapte à la forme de la croisée. Cette composition à quatre faces représente les principales scènes de l'une des œuvres les plus populaires de V. Hugo. Dans le bas, le nom du poète se déroule en lettres gothiques, et on lit au-dessus *Notre-Dame de Paris*. Les baies sont divisées par un Christ en croix. Au sommet s'ouvre un diptyque.

Dans le bois formant traverse sont incrustés deux médaillons du sculpteur David, l'un représentant V. Hugo, l'autre sa fille, Mlle Adèle, dans toute la grâce de ses dix-sept ans. C'est un des plus purs profils qu'on ait jamais vus. On dirait une médaille syracusaine.

Le plafond de la première partie de ce corridor est en papier de Chine représentant des oiseaux, des poissons, des rochers, toute une flore fantastique. À hauteur d'appui sont des stores chinois encadrés dans des moulures de bois de ronce et peints en vert.

Lorsqu'on est arrivé là on se trouve à voir à gauche la cage de l'escalier séparé de la salle à manger par un vaste corridor noir qui descend aux cuisines du sous-sol. À droite, une porte à double battant s'ouvre sur la salle de billard, le salon de tapisserie et l'atelier arrangé en bois ouvrant sur le jardin.

Précédant la cage de l'escalier et dissimulée par un tambour est une porte conduisant à la chambre d'ami. Elle a sur la rue deux croisées à guillotine. C'est une vaste pièce qui n'a rien de remarquable qu'un très beau secrétaire en vieux laque de Coromandel et une glace style Louis XIV à biseau avec un médaillon entouré de lauriers pour couronnement. C'est là qu'habitait M. Auguste Vacquerie, le compagnon d'exil du maître pendant [de] longues années, esprit dévoué, cœur fidèle, tempérament mêlé d'action et de rêverie. Nous reviendrons à cette chambre pour son propriétaire d'abord, et pour les dessins dont il s'était entouré.

Au pendant [de] l'escalier, faisant retour sur le tambour est une épaisse porte en chêne sculpté avec cette inscription : *Ede, I, Ora*, « Mange, Marche, Prie ». C'est le conseil que le maître du logis adresse à ses invités.

Et lui-même prêche d'exemple. Si c'est prier que travailler, nul en ce siècle ne peut se flatter d'adresser au Tout-Puissant de plus ferventes et de plus admirables prières. Les rochers de l'île le voient chaque jour prononcer ses rêveries sur leurs cimes, et quant à manger il s'en acquitte grâce au meilleur des estomacs avec une vigueur et une assiduité qui charmeraient Gargantua ou Louis XIV, ce grand mangeur du Grand Siècle.

Nous poursuivons.

Deux portes s'ouvrent à nous, une sur la gauche, celle du billard, l'autre en face, celle de la salle à manger.

Poussons cette dernière dont le double battant laisse entrevoir l'une des merveilles de cette maison pleine de merveilles. La salle à manger, dans l'esprit de M. V. Hugo, devait être une

---

<sup>110</sup> Antoine Rivoulon (1810-1864), peintre d'histoire, offrit à Victor Hugo, en 1832, un tableau représentant quatre scènes inspirées par *Notre-Dame de Paris*, aujourd'hui conservé à la Maison de Victor Hugo de Paris.

chose absolument réussie, car, puisqu'une des lois de l'existence est de passer à table de courts ([d'] aucuns disent longs) et toujours agréables instants, pourquoi ne pas entourer cette fonction de la vie de tous les charmes qui peuvent recréer la vue. La salle à manger ne réunit-elle pas toujours à certains moments la famille entière et aussi les amis, les ennemis parfois. Elle doit avoir son côté solennel car c'est Dieu qui nous donne le pain quotidien, et tout doit nous rappeler ce bienfait de chaque jour. Il n'y a pas dans la pensée du maître une pièce du logis si insignifiante qu'on la suppose dont la symbolique ne puisse se détacher par l'ameublement. Aussi M. V. Hugo met-il tous ses soins à la décoration de cette salle à manger.

L'aspect en est sévère et presque religieux. Grâce au jour qui vient du jardin par deux grandes fenêtres à l'anglaise, il n'y a pas un détail que l'œil n'embrasse et ne saisisse aussitôt. Jusqu'à hauteur d'appui tout est chêne. Plus haut tout est faïence, faïence de tout état et de tout pays, depuis la Chine jusqu'au Vieux Rouen, depuis le Delft jusqu'au Capo di Monte<sup>111</sup>, celle-ci avec ses émaux transparents et la fluidité de ses pâtes ; celle-là avec ses rehauts d'or et ses tons mats juxtaposés.

Ce qui attire d'abord le regard c'est au bout de la table, emplissant la salle entière et semblant convier à s'asseoir, tant elle est hospitalière et bonne à voir, une stalle en bois de chêne avec son couronnement, stalle des ancêtres, *cella patrum defunctorum*<sup>112</sup>, comme l'indique une inscription surmontant l'abri. Elle est fermée par une chaîne toute serrée car nul ne doit plus s'y asseoir et pourtant le souvenir des ancêtres y persiste comme leurs armes la décorent. C'est un écu antique avec deux merlettes, un casque pour cimier et une fière devise, **Ego Hugo**. Puis deux noms, les noms du premier et du dernier de la race : *Georges - 1534, Joseph Léopold Sigisbert - 1828*.

Nous aimons ce respect des ancêtres plus rare qu'on le pense chez les Républicains. La noblesse qui n'est prétexte qu'à vanité ou à privilège seule donne ombrage et seule est condamnable. Lorsqu'elle est un rappel aux souvenirs de gloire et de fidélité, quoi de plus respectable, même pour un républicain. Les temps passés ne peuvent revivre d'ailleurs qu'avec leur langue, leur costume et leurs arts. Rappeler les uns sans les autres, c'est tenter l'impossible, c'est tomber dans le ridicule et souvent même dans l'odieux, car le présent est fils du passé, et l'avenir n'est à personne.

V. Hugo, loin de répudier son passé, prend un plaisir d'antiquaire<sup>113</sup> et d'historien à renouer aussi la chaîne des âges. Au fond il n'aime de ce passé que la forme extérieure, les symboles et la tradition humanitaire. Le reste lui importe peu. Aussi a-t-il pris soin de corriger par cette double inscription - *Cinis sum, pulvis es*<sup>114</sup> - ce que pouvait [avoir] d'insolite le rappel de sa généalogie. Cette inscription double est aux deux côtés d'une Vierge en bois qui décore le milieu de la stalle.

Au vis-à-vis, sur une grande planche, une seconde inscription pareille à cette dernière par le sens intime et profond avertit les convives que tout est déception, illusion, mensonge et vanité dans ce banquet de la vie où chacun s'asservit et meurt. *Exilium vita est*, dit la légende : *la vie est un exil*. Soit ! Reste à définir l'exil avec toutes ses tristesses et ses angoisses, et qui pourrait le faire mieux que V. Hugo ?

Cette idée du suprême adieu se retrouve ailleurs encore. Quatre panneaux peints sont encadrés dans le chêne appliqué sur la paroi du mur, comme nous l'avons dit déjà. Ces

---

<sup>111</sup> Porcelaine créée en 1743 près de Naples.

<sup>112</sup> « Sanctuaire des ancêtres morts ».

<sup>113</sup> Savant qui se livre à l'étude des monuments anciens.

<sup>114</sup> *Je suis cendre, tu es poussière*.

quatre panneaux, peintures assez naïves dans le goût allemand, représentent *la mort du soldat, la mort du prêtre, la mort du bourgeois et la mort du noble*. Un banc de chêne règne autour de la salle.

Mais il est temps de parler de la cheminée, cette œuvre maîtresse de la maîtresse salle. Elle est tout en porcelaine de Delft et profile au-dessus du foyer une double lettre **H** entrelacée. Cette lettre double, monogramme de l'artiste dans le goût des monogrammes des peintres anciens, forme dans ses reliefs et ses creux de charmants motifs de décoration pour la faïence. L'œil se perd dans les mille compositions des carreaux qui, pour la plupart, sont des sujets du *Vieux Testament* ou des paysages.

Au milieu de la cheminée, et par conséquent des quatre jambes des deux **H**, un plat de Rouen « à la corne<sup>115</sup> » de ce merveilleux service que Louis XIV jugea digne de succéder à sa vaisselle plate signée.

Au-dessus, comme couronnement, une Vierge en faïence, *Notre-Dame de Bonsecours – 1785*, portant l'Enfant Jésus dans ses bras, avec cette inscription du maître :

« Le peuple est petit, mais il sera grand  
Dans tes bras sacrés, Ô mère féconde,  
Ô Liberté sainte au bras conquérant,  
Tu portes l'enfant qui porte le monde. »

Pour V. Hugo, la Vierge et la Liberté ne forment qu'un symbole. Toutes deux écraseront la tête du mal.

La cheminée forme à droite et gauche des retraits où sont les meilleurs spécimens de la faïence artistique. Il y a là des aiguères, des vidrecomes<sup>116</sup>, des bols, des vasques de tous pays et de toutes fabriques. C'est le coin des choses fragiles. Le coin redouté des servantes. Avant que de quitter cette salle et de pousser la porte dont l'imposte<sup>117</sup> a quatre niches où sont des figurines de servantes chinoises portant des vases sur leurs épaules. Véritables canéphores<sup>118</sup> de l'Empire du Milieu, recueillant les inscriptions dont V. Hugo se plaît à orner sa demeure. J'ai retenu celle-ci écrite en lettres rouges et par conséquent fort apparentes. C'est une traduction libre en vieille langue française d'un dicton de l'École de Salerne<sup>119</sup> :

« Lever à six, dîner à dix,  
Souper à six, coucher à dix,  
Fait vivre l'homme dix fois dix. »

Et encore celle-ci, toujours de l'École salentine<sup>120</sup> :

« Post coenam stabis seu passus mille meabis »<sup>121</sup>.

---

<sup>115</sup> Motif mis au point en 1750 et produit à une grande échelle.

<sup>116</sup> Grand verre à boire en usage dans les festins en Allemagne et en Flandre, que chaque convive devait vider.

<sup>117</sup> Partie supérieure de la porte.

<sup>118</sup> Jeunes filles qui, dans l'Antiquité grecque, portaient des couronnes sacrées dans certaines fêtes.

<sup>119</sup> L'École de Salerne, sur la zone côtière du mezzogiorno, en Italie, est l'une des plus anciennes écoles de médecine fondée vers le IX<sup>e</sup> siècle.

<sup>120</sup> « Salentine » renvoie à la péninsule italienne qui forme l'extrémité sud-est des Pouilles.

<sup>121</sup> « Après le repas reste debout ou fais mille pas. »

Et cette dernière :

« Tu qui transis per domus transituras, sis memor domus aeternae. »

« Voyageur des maisons transitoires, souviens-toi de l'éternelle demeure. »

J'en passe car dans cette salle charmante tout est récréation pour l'œil et pensée pour l'esprit. C'est là que V. Hugo aime à s'entretenir avec ses amis, là que, dégagé des préoccupations de son travail quotidien, il se livre à la joie la plus vive, celle de l'honnête homme qui se sent libre et aimé, sous le regard de Dieu et des siens, cette autre Providence. Aux heures de repas il arrive ordinairement un des premiers car il aime l'exactitude en toute chose. Il apparaît dans son costume de travail, les yeux un peu gros, les cheveux un peu défaits, la face légèrement pâle, en un mot, l'air étrange. C'est qu'il sort de l'un de ces redoutables combats avec la Muse dont le dernier mot peut s'appeler un jour ou l'autre du nom terrible de congestion. Un matin qu'il nous apparaissait tel et que nous le considérions avec plus d'émotion que de coutume il s'en aperçut, nous devina et, souriant avec cette grâce exquise que Pierre Leroux lui-même se plaît à lui reconnaître, « il y a, nous dit-il, toute une pièce de Sainte-Beuve sur le sujet qui vous préoccupe. Elle commence ainsi : "Ami, d'où nous viens-tu, tremblant, pâle, effaré ? "»<sup>122</sup> Quelque temps après, le déjeuner avait ramené le sang à sa figure et la joie à son cœur, et il riait de ce bon rire de l'enfance et du génie, ce qui est tout un.

Après le repas du matin, V. Hugo reçoit les journaux de France, politiques ou littéraires. Il lit peu les premiers sauf *La Presse* que lui envoie M. de Girardin avec une rare fidélité, mais il s'absorbe dans la lecture attentive des petites feuilles littéraires qui le mettent au courant des jeunes esprits contemporains. Quant aux vieux écrivains, il ne les connaît que trop, les ayant pratiqués. Pendant ce temps le traducteur de Shakespeare, M. François-Victor, parcourt le *Times* et commente la dernière nouvelle. Monsieur Hugo engage quelque controverse avec Charles, son fils aîné, ou quelque survenant comme Hennet de Kesler, le vieil ami de l'exil.

Cependant, les dames se sont retirées. Elles sont allées faire un tour de jardin si le temps le permet, ou visiter la volière qui est au premier dans la galerie des fêtes. V. Hugo se lève et les suit. Si son travail le permet il ira continuer au premier étage la conversation interrompue. Nous ne saurions mieux faire que de les suivre sauf à redescendre pour visiter la salle de billard et le salon de Tapisseries que nous avons laissés sur la gauche au vis-à-vis de l'escalier tournant.

---

<sup>122</sup> Premier vers du poème de Sainte-Beuve « À V.H. », écrit en septembre 1829 et publié en 1830 dans le recueil *Les Consolations*.

